

MÉDUSÉE

de Léna Bokobza Brunet

REVUE DE PRESSE



DÉCEMBRE 2025 - THÉÂTRE OUVERT



Théâtre Ouvert

Centre National des Dramaturgies Contemporaines

Revue de presse

Janvier à décembre 2025

MÉDUSÉE

texte et mise en scène Léna

Bokobza-Brunet

8 au 18 décembre 2025



Caroline Marcilhac invite Léna Bokobza-Brunet



Passeuse de littératures dramatiques contemporaines, Caroline Marcilhac ouvre les portes de Théâtre Ouvert à l'écriture de Léna Bokobza-Brunet.

« Notre programmation vise à mettre en avant des projets d'écriture qui articulent de manière singulière fond et forme. C'est le cas de Médusée, pièce dans laquelle Léna Bokobza-Brunet se demande comment quelqu'un peut reprendre la parole, retrouver du désir et une vie épanouie après une agression sexuelle. Pour cela, elle entremêle une narration autofictionnelle avec le mythe de Méduse, qui relate l'histoire d'une femme changée en monstre après avoir été violée. La façon dont Léna universalise son propos en mettant en miroir récit intime et mythologie est très intéressante. À travers ce texte foisonnant, très musical, à la frontière du quotidien et du poétique, elle nous entraîne dans un univers de cabaret et de pop culture. Médusée fait des allers-retours entre une adresse directe très crue et des moments de pudeur qui nous permettent de prendre du recul pour faire face à tout ce qui est dit... »

Manuel Piolat Soleymat

Dans « Médusée », Léna Bokobza-Brunet prend la parole pour dire son histoire



Dans Médusée, Léna Bokobza-Brunet prend la parole pour dire son histoire et imaginer des modèles de relations qui déjouent les périls que la société patriarcale fait peser sur les femmes.

Qu'est-ce qui vous a mise sur le chemin du mythe de Méduse ?

Léna Bokobza-Brunet : Je suis passionnée par la mythologie depuis mon plus jeune âge. Ensuite, lorsque j'étais étudiante à l'École supérieure de Comédiens par l'Alternance, j'ai eu l'occasion de lire La véritable histoire de la gorgone Méduse, une pièce de Béatrice Bienville qui m'a fait reprendre contact avec cette figure que j'avais un peu oubliée. Je me suis alors rendu compte que ce mythe était porteur de sujets qui me touchaient beaucoup, autant intimement que politiquement. À partir de ce moment-là, j'ai commencé à être un peu obsédée par Méduse, ainsi que par tous les personnages de femmes monstres ou victimes de métamorphoses, comme Scylla, Circé, Arachné, Daphné...

« Le texte a surgi de moi comme une libération. »

C'est alors qu'est née l'idée de cette pièce ?

L.B.-B. : Oui, car parallèlement à cette plongée dans le mythe de Méduse, j'ai découvert la scène de cabaret parisienne, notamment Madame Arthur et La Bouche, grâce à laquelle j'ai réalisé que je pouvais créer un personnage de drag queen, même en étant une femme cisgenre. Je me suis donc lancée dans cette aventure et j'ai imaginé une créature que j'ai appelée Médusa. Ce personnage de drag queen évolue dans un univers conjuguant théâtre, interlude musicaux et chansons (ndlr, de Dalida, Juliette Armanet, Boys Town Gang...). Le texte a surgi de moi comme une libération. Je crois que j'avais besoin de parler des violences sexuelles, de la construction amoureuse, de la quête de réparation par la sororité. J'avais besoin de raconter mon histoire, de mettre une voix de plus dans la balance de la parole féminine qui se libère.

Quelle forme revêt cette prise de parole qui met en jeu trois protagonistes ?

L.B.-B. : J'ai voulu mélanger la mythologie à notre monde actuel, mettre en miroir la figure de Méduse, accompagnée sur scène par ses deux sœurs gorgones, à ma propre existence. Le cabaret permet d'allier une adresse à la fois politique et très accessible, ouverte, lumineuse... Je crois que Médusée est le spectacle auquel j'aurais aimé assister après l'agression sexuelle que j'ai subie. J'ai essayé de mettre les bons mots aux bons endroits, des mots qui permettent d'entamer un chemin de réparation évidemment douloureux, mais aussi fait de joie et de tendresse.



29 novembre 2025

Léna Bokobza-Brunet : « Avec Médusée, j'ai trouvé ma voie »

À Théâtre ouvert, la comédienne, autrice et chanteuse met en scène son propre texte et affirme une voix singulière. Mythe, musique et intime s'entrelacent au cœur de cette autofiction tendue, nourrie de rencontres fondatrices et d'une parole devenue urgente, portée avec une intensité rare.

Comment le théâtre vivant est-il entré dans votre vie et à quel moment avez-vous compris que ce serait votre métier ?

Léna Bokobza-Brunet : J'ai grandi dans un environnement où l'art faisait partie du quotidien. Ma mère était comédienne avant ma naissance, puis elle s'est tournée vers la voix off et la publicité. Mon père, lui, travaillait à la radio et dans la musique. Il y avait chez nous une présence sensible de la scène, du son et du texte. J'ai commencé la danse très tôt, vers sept ans, puis le théâtre et le chant sont venus naturellement s'y mêler.

Certaines œuvres ont provoqué de véritables déplacements en moi. À Londres, la découverte d'une comédie musicale a été une révélation. J'ai compris que la scène pouvait devenir un espace de désir, un territoire d'expression totale, où je pouvais trouver ma voie. Puis, à seize ans, un stage au Cours Florent a tout bouleversé. J'y ai (re)découvert les grands textes, Shakespeare, Molière, une matière plus brute, plus exigeante. Là, quelque chose s'est cristallisé. Je voulais défendre des histoires, porter des récits, inscrire mon corps et ma voix dans un théâtre de parole et de sens.

Après le bac, j'ai intégré le Cours Florent. Très vite, j'ai eu besoin de créer, de monter des projets avec mes amis, de ne pas attendre que le travail vienne, mais de le provoquer. Dans ces premières formes, la musique était déjà très présente, comme une trace persistante de la comédie musicale, mêlée à une véritable nécessité narrative.

Votre passage à l'École supérieure de comédiens par l'alternance (ESCA) du Studio-théâtre d'Asnières semble marquer un tournant. Qu'y avez-vous vécu ?

Léna Bokobza-Brunet : Ces trois années ont été décisives. À l'ESCA, j'ai poursuivi ma formation en chant et en danse, mais surtout, j'y ai rencontré des artistes qui ont transformé mon regard et ma pratique. Jean-François Auguste, Charly Breton, Véronique Caye... Ce sont des pédagogues, mais aussi des passeurs.

Avec Jean-François Auguste, j'ai découvert Théâtre Ouvert lors du JamaisLu 2021, autour d'un texte de Gabrielle Chapdelaine. Ce fut un moment fondateur. Au-delà de la découverte du théâtre contemporain québécois et de ce lieu singulier, quelque chose a basculé dans mon rapport au plateau, dans mon art de comédienne. Une révélation discrète, mais déterminante.

C'est également grâce à lui que j'ai rencontré Élise Vigier. Lorsqu'elle cherchait une interprète pour Nageuse de l'extrême, il m'a recommandée. L'audition a été suivie d'une évidence partagée. Dès cette première rencontre, elle m'a dit que nous travaillerions ensemble. Une collaboration est née presque instantanément, portée par une confiance intuitive.

Quelles œuvres ont accompagné la genèse de Médusée ?



© Soltiana Manakory

Léna Bokobza-Brunet : Deux textes ont été absolument fondateurs. La Véritable Histoire de la Gorgone Méduse de Béatrice Bienville m'a replongée dans le mythe, dans toute sa richesse, sa violence et sa complexité. Ceci est mon corps d'Agathe Charnet, lui, m'a donné une autorisation essentielle : celle de raconter ma propre histoire, de comprendre que cette parole intime pouvait être entendue, qu'elle avait une légitimité. Ces deux œuvres sont, d'une certaine manière, les matrices de Médusée. Sans elles, je ne suis pas sûre que la pièce aurait existé. Elles ont ouvert un espace possible, à la fois poétique et politique.

D'autres rencontres ont nourri ce chemin, comme le travail de Kae Tempest, notamment Les Nouveaux Anciens, pour ce dialogue vibrant entre mythologie et présent, entre figures ancestrales et réalités contemporaines. Plus tard, le roman Médusa d'Isabelle Sorente, découvert après l'écriture, n'a pas influencé le texte directement, mais a profondément nourri la mise en scène. Il m'a confortée dans l'idée que nous étions plusieurs à réécrire Méduse, à lui redonner une voix, un regard, une justice.

Comment est née l'envie d'écrire votre propre pièce ?

Léna Bokobza-Brunet : J'ai toujours écrit, des réécritures, des textes pour mes amis, des projets collectifs, comme une réadaptation de Platonov en 2018. Mais écrire une pièce entièrement personnelle est venue comme une nécessité intérieure. Depuis 2021, je voulais travailler sur les femmes de ma famille, leurs silences, leurs secrets, leurs blessures. Mes origines tunisiennes charrient une mémoire complexe, faite de non-dits, de choses tues, enfouies. C'était un sujet lourd, intime, difficile à apprivoiser.

Parallèlement, j'ai ressenti l'envie de créer une créature de cabaret. La découverte de lieux comme Madame Arthur a réveillé un désir de scène différent, plus performatif, plus politique. J'ai imaginé une figure inspirée de la mythologie, une drag queen qui porterait un discours et notamment une parole autour des violences sexuelles. Et Méduse s'est imposée.

En inventant ses numéros, en réfléchissant à ce qu'elle viendrait défendre sur scène, j'ai commencé à écrire. Très vite, quelque chose m'a dépassée. J'ai compris que j'avais besoin d'écrire Médusée avant toute autre chose, comme une urgence vitale. Tout est sorti de manière instinctive, presque brutale, un flot irrésistible de mots, de confessions, de colère et de poésie. Le cabaret s'est naturellement mêlé au théâtre, la musique est venue porter le récit, les chansons en devenir des respirations et des armes.

Vous êtes à la fois autrice, metteuse en scène et interprète. Cette triple position ne génère-t-elle pas un vertige ?

Léna Bokobza-Brunet : Il y a évidemment un vertige, mais cette place, je la connais. Dès mes débuts à Florent, j'ai souvent occupé plusieurs fonctions à la fois. Ce qui rend cette triple position possible aujourd'hui, c'est l'entourage. Je suis accompagnée par Leïla Loyer-Kassa et Flavien Beaudron, mes collaborateurs artistiques. Ce sont des regards précieux, des présences solides qui me permettent d'avancer avec confiance.

Sur scène, je partage également Médusée avec Pauline Chagne et Léa Moreau, deux comédiennes musiciennes. Ensemble, nous créons un espace de travail fondé sur l'écoute, la confiance, la circulation des énergies. Le collectif devient alors un véritable socle, un appui pour traverser ce vertige et en faire une force.

Que représente aujourd'hui Médusée dans votre parcours ?

Léna Bokobza-Brunet : C'est une étape fondamentale. J'avais besoin que cette pièce existe avant tout le reste, comme un passage obligé. Elle m'a permis de poser une voix, d'assumer un récit intime relié au mythe et au politique.

À travers elle, j'ai le sentiment de participer à un mouvement plus vaste, celui de femmes et d'artistes qui réécrivent Méduse, qui lui redonnent une histoire plus juste, plus incarnée, plus humaine. Ajouter ma voix à cette polyphonie, c'est inscrire mon travail dans une dynamique collective, presque sororale. Et c'est là, sans doute, que réside sa plus grande force.

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Médusée de Léna Bokobza-Brunet

Théâtre Ouvert - Centre national des dramaturgies contemporaines

du 8 au 18 décembre 2025

durée estimée 1h20

Tournée

19 au 21 mai 2026 -à la Comédie de Caen

20 et 21 juin 2026 à la Maison Maria Casarès

Mise en scène de Léna Bokobza-Brunet assistée de Flavien Beaudron

Avec Léna Bokobza-Brunet, Pauline Chagne, Léa Moreau

Collaboration artistique - Leïla Loyer-Kassa

Dramaturgie d'Aurélia Marin

Création et régie lumières de Jérôme Baudouin

Régie son - Timothée Vierre

Scénographie de Sarah Barzic

Costumes de Marnie Langlois

Ongles - Violette Conti

Coiffe - Hercule Bourgeat

Création sonore de Léa Moreau

Création vidéo d'Ophélie Demurger

Arrangements musicaux de Léa Moreau et Pauline Chagne

Chorégraphie de Bérénice Renaux

Regard extérieur - Fabien Chapeira



viensvoirlescomediens ⋮

Viens voir les comédiens, podcast 🎧

306 publications 3 175 followers 568 suivi(e)s

Noa - Podcast sur les dessous de la création théâtrale : portraits, recos, extraits, interviews 🎧

[@noa.ammar](#) 📍



viensvoirlescomediens et lenabobru ⋮
Audio d'origine

viensvoirlescomediens 4 sem
🌟 Médusée 🌟 par [@lenabobru](#)
C'est à découvrir à [@theatre.ouvert](#) à partir de lundi !

Références citées :

- La véritable histoire de la gorgone méduse de [@b.bienville](#)
- Ceci est mon corps de [@agathechar](#)
- Les nouveaux anciens de [@kaetempst](#)
- Médusa de [@isabellesorente](#)



marikunastudio 3 sem
❤️ ❤️ ❤️
J'aime Répondre

👍 3 💬 7 🗑️

6 décembre 2025

[Connectez-vous](#) pour aimer ou commenter.



axelpnc ...

Axel Prince

208 publications 2307 followers 888 suivi(e)s

Création digitale

Spectacle vivant · Culture · Podcast

Créateur de contenu 📍 Paris

Membres du collectif @influen.scene

CQLT? &... plus

linktr.ee/axelprince

Ce soir j'ai vu 4 sem
Clara Ysé · Souveraines



MÉDUSÉE
Théâtre Ouvert

MÉDUSÉE est un spectacle qui transforme la violence en lumière. Comment reprendre possession de sa voix, de son corps et de son histoire, surtout quand les mots deviennent trop difficiles à prononcer, quand le silence pèse trop lourd ? Alors Médusa chante et nous entraîne avec elle dans ce qui la traverse, sur ce chemin de vérité.

Oui, c'est brut et poétique, mais surtout porté par une écriture urgente et engagée. **Un théâtre qui nous rassemble face aux violences, qui les nomme, les dénonce, et nous permet d'avancer avec une force nouvelle.**

AXEL PRINCE EST QUOI cette?

« Médusée », à Théâtre Ouvert : Léna Bokobza-Brunet trace un chemin pop de sororité



À la croisée du théâtre et du cabaret, Léna Bokobza-Brunet se métamorphose en drag-queen pour dénoncer les violences sexuelles faites aux femmes. En complicité avec les musiciennes-comédiennes Pauline Chagne et Léa Moreau, la jeune artiste nous ouvre les portes de son intimité et de son imaginaire. Un show combatif, personnel, lumineux, qui arpente des territoires hybrides entre mythologie et autofiction.

Léna Bokobza-Brunet dit que c'est un peu le spectacle qu'elle aurait aimé voir après avoir été violée, à l'âge de 21 ans, le spectacle qui aurait pu l'aider à se sentir moins seule, qui aurait pu la conforter dans son chemin de réparation. Faite de chansons et de mots forts, brûlants, de cris de révolte mais aussi de sourires, parée de paillettes et d'une boule à facettes, cette proposition hybride s'assume et s'affirme comme un manifeste féministe baigné de pop culture, comme un geste de libération s'opposant aux assignations de l'ordre patriarcal. Dans Médusée, il y a bien sûr de la colère. Également une forme de tristesse. Il y a surtout de la tendresse, beaucoup de tendresse, ainsi que de l'humour, de la joie et de l'espoir. L'espoir de voir un monde nouveau, plus juste, se construire. La joie d'apporter sa pierre à l'édifice de cette réinvention, de prendre part au raz de marée que constitue le mouvement de libération de la parole féminine en témoignant de son histoire, en dénonçant la violence et l'emprise, en exigeant le respect et l'égalité.

Sortir de la culture du viol

La jeune autrice, metteuse en scène, comédienne, chanteuse se livre à nous sans fard. Courageusement. Généreusement. Avec puissance et panache. Dans la peau d'une drag queen appelée Médusa, elle crée un show de cabaret qui puise dans toutes sortes d'influences. Elle réinterprète des chansons de Dalida, Kalika, Priscilla ou Cher, qu'elle adapte en français... Elle fait référence à Indiana Jones, Titanic, L'Âge de glace, nous replonge dans une scène des Demoiselles de Rochefort... On est loin, ici, des codes solennels d'un théâtre institutionnel. Léna Bokobza-Brunet veut s'adresser à toutes et tous. Elle le fait avec son cœur, depuis son intimité, en convoquant aussi bien les idoles de son adolescence que le mythe de Méduse, figure transformée en monstre par Athéna pour avoir été violée par Poséidon. Les injustices que subissent les femmes remontent à loin. Elles dépassent le champ de la réalité. C'est pourtant bien le réel qu'éclaire Léna Bokobza-Brunet dans ce spectacle singulier. Au plus proche d'elle, dans un esprit de sororité très touchant, Pauline Chagne et Léa Moreau l'accompagnent et la soutiennent. Elles s'engagent dans la même avancée essentielle vers la lumière.

Théâtre

08.12.2025 → 18.12.2025

« Médusée », le cabaret mythologique de Léna Bokobza-Brunet

par Julia Wahl
10.12.2025



Le première pièce de Léna Bokobza-Brunet remporte un pari audacieux : mêler cabaret et critique de la culture du viol. Elle relève le défi avec brio en parvenant, en un même spectacle, à créer un moment qui mêle l'enjouement du premier et la violence de la seconde. Le tout fait de Médusée un véritable coup de poing qui pulvérise des millénaires de patriarcat.

« J'ai toujours détesté les serpents »

Ainsi commence la tirade de Méduse. Un paradoxe, n'est-ce pas ? Parce que, si l'on connaît quelque chose de ce personnage, c'est bien sa chevelure de serpents, qui « qui sifflent sur [sa] tête », à l'égal de celle du Pyrrhus de Racine. Pourtant, Ovide est formel : la Gorgone avait initialement une magnifique chevelure d'or. Celle-ci ne fut changée que par un sortilège lancé par Athéna, qui punit ainsi la jeune fille d'avoir été violée par Poséidon dans le temple qui lui était dédié. Ou comment, dès l'Antiquité, les femmes sont rendues responsables des viols qu'elles subissent.

La suite est connue : son regard pétrifie et ce n'est qu'en utilisant la surface miroitante de son écu que Persée parviendra à décapiter la jeune femme. C'est toutefois la première partie du mythe qui intéresse Léna Bokobza-Brunet. Inspirée par la pièce de Béatrice Bienville La Véritable Histoire de la Gorgone Méduse, elle a à cœur de décentrer le regard, jusqu'alors restreint à celui des hommes qui ont croisé les yeux de Méduse. Elle livre ainsi à son public la version qu'aurait pu en donner la principale intéressée.

« Viol... c'est violent comme mot tu sais »

À travers ce personnage, l'autrice et metteuse en scène se lance dans une critique acerbe de la culture du viol et l'inversion systématique de la culpabilité. On connaît la chanson : est-ce vraiment bien un viol ? N'a-t-elle pas un peu « chauffé » son agresseur ?

Utiliser une figure mythologique à des fins féministes, quoi de plus banal aujourd'hui ? La bonne idée de Léna Bokobza-Brunet est de mêler allusions au personnage légendaire et expériences personnelles, le sérieux des témoignages et l'esthétique kitsch du cabaret drag.

« Le piège de l'amour absolu »

Son texte mêle autofiction et détours par l'histoire de la plus célèbre des Gorgones. Une autofiction passant par l'adolescence difficile d'une jeune fille mal dans sa peau, biberonnée aux comédies musicales et aux chansons populaires. Les Demoiselles de Rochefort, Titanic, Twilight... Les références cinématographiques faisant de l'amour la quête éternelle des jeunes femmes sont égrainées au son de musiques qui ont bercé la jeunesse de chacune : Dalida, Juliette Armanet... Les chansons entonnées donnent à la rage de la jeune femme, qui énumère les viols et agressions dont elle fut victime, une véritable force. Elles unissent également le public dans cette révolte contre la mise à disposition du corps des femmes.

« Une boule à facettes, c'est un ensemble de bouts de miroirs brisés qu'on a collé ensemble »

La musique est donc au cœur de la proposition artistique. Elle permet au spectacle d'éviter le pathos et de transformer les confidences en cris de rage. Léna Bokobza-Brunet est accompagnée de Pauline Chagne et Léa Moreau, également musiciennes, qui chantent et jouent de la harpe à vue, assumant ainsi la dimension cabarettique de la soirée. Et cette dimension est elle-même une revendication : le droit de faire du bruit, de se relever et de hurler sa douleur. Les paillettes n'enlèvent rien à l'horreur ; elles lui donnent simplement du lustre.

Car la musique ne serait rien sans une scénographie soignée. Les ongles démesurément longs de Léna Bokobza-Brunet et ses robes de plus en plus échancrées illuminent un décor où le strass clame le droit à la joie. En fond de scène, une grotte, qui rappelle le mythe de Méduse, passe du rose au vert, puis au bleu grâce à la très belle création lumière de Jérôme Baudouin. Cette dernière accompagne les métamorphoses du personnage et joue des contrastes pour créer un espace mouvant et rassurant. Cette pièce en forme de réparation collective assume sa singularité et montre que l'on peut faire œuvre des traumas collectifs sans renoncer ni au soin, ni à la spectacularité.

Médusée, de Léna Bokobza-Brunet. Au Théâtre ouvert jusqu'au 18 décembre.

Visuel : © Solotiana Manakory

« Médusée », c(h)oeur de Gorgone



Photo Christophe Raynaud de Lage

Spectacle cabarétique étrange autour des figures des Gorgones et du récit intime d'un double viol, Médusée combine autobiographie, mythologie et pop culture. Qu'advient-il d'une jeune femme exposée à la violence sexuelle ? À la fois cru et distancié par les voix de Léna Bokobza-Brunet, Pauline Chagne et Léa Moreau, Médusée documente et répond.

Décidément, Athéna n'est pas à la fête en ce moment. Celle qui a un peu honteusement voté pour gracier Oreste de son matricide – qu'elle a jugé moins grave que l'homicide du roi Agamemnon – dans Un jour sans vent est dans Médusée maintes fois appelée au secours par les trois Gorgones. En vain. Incarnation ici d'une justice contemporaine défaillante face aux violences faites aux femmes, elle avait dans la mythologie déjà grandement contribué au malheur de Méduse en assistant Persée pour qu'il puisse décapiter celle qui avait osé rivaliser avec elle. Déesse supposée sage, mais donc pas très dans la sororité, Athéna a certainement peu de chances de devenir une figure féministe. Au contraire de Méduse, dont Léna Bokobza-Brunet, autrice et metteuse en scène de ce spectacle, raconte qu'elle a découvert dans La véritable histoire de la gorgone Méduse de Béatrice Bienville toute la puissance inspirante.

Texte autobiographique qu'elle a écrit d'une traite, « comme on vomit, de façon urgente et franche », précise encore l'autrice-metteuse en scène, Médusée raconte les deux viols qu'elle a subis, et, figure malheureusement bien trop rituelle, les difficultés à trouver les ressources pour en circonscrire la douleur. Justice défaillante, donc, mais aussi amis incroyables, garçons, au mieux, maladroits, et, bien sûr, sentiments de honte qui s'entremêlent avec la stupéfaction, le dégoût du corps, la perte du désir.... C'est tout ce cycle infernal qu'ouvrent les violences sexuelles que relate Médusée, spectacle au titre qui évoque avant tout l'état d'hébétude de la victime face à ce qui lui arrive. Le sujet est lourd, mais Léna Bokobza-Brunet choisit de le traiter avec une certaine distance, optant pour la légèreté et l'étrangeté d'un cabaret aux teintes subaquatiques, se mettant en scène accompagnée de deux Gorgones, comédiennes, musiciennes et chanteuses, Pauline Chagne et Léa Moreau. Sur fond de grotte à l'entrée en forme de vulve, au milieu de rochers noirs et de stalactites, les trois interprètes aux ondulations serpentine et aux looks à la fois sexy et inquiétants, femmes fatales border drag-queens, forment une seule voix, qui se dédouble, se détriple, se détrouple dans des chansons reprises à Cher ou Juliette Armanet, ou encore adaptées de l'anglais au français, comme, par exemple, le fameux Murder on the Dancefloor de Sophie Ellis-Bextor qui devient Meuf sur le dancefloor.

Mélangant mythologie et pop culture, références à Persée et à Twilight, à Poséidon et au Titanic, à Méduse et à Sid (le paresseux de L'Âge de glace) et à bien d'autres figures qui ont peuplé son adolescence, Léna Bokobza-Brunet alterne les tonalités dans son récit, laissant ainsi se succéder épisodes pathétiques et chansons ironiques, propos moqueurs et couplets romantiques, sonorités électros et discos, dans des grands écarts déroutants, mais cohérents, où les désirs et les rêves ordinaires d'une jeune adulte côtoient la noirceur d'une victime de viol. Parfois un peu didactique, guidant à l'excès la compréhension des spectateurs, le texte est le plus souvent adressé face public, au micro ou a capella, dans un récit qui court après le retour à la vie, au désir, à l'amour, que les deux viols ont rendu bien difficiles - c'est un euphémisme. À la fois récit intime, qui a l'immense mérite de documenter le vécu d'un tel traumatisme dans ses conséquences sur le long terme, et objet générationnel, qui plonge la scène dans un bain régénérant de références et repères culturels d'hier et d'aujourd'hui, Médusée séduit par l'étrangeté de sa tonalité, qui mêle au pathétique une distance amusée et dessine certainement ainsi une voie de reconstruction.

Eric Demey

Médusée

Durée : 1h25

Théâtre Ouvert, Paris

du 8 au 18 décembre 2025

Comédie de Caen - CDN de Normandie

du 19 au 21 mai 2026

Maison Maria Casarès, Alloué

les 20 et 21 juin

Le Forum, Théâtre de Falaise

durant la saison 2026-2027

Scène nationale 61, Alençon

durant la saison 2026-2027



11 décembre 2025

Médusée

Rédigé par Yves POEY et publié depuis Overblog



© Photo Y.P.

Il leur a dit d'aller siffler non pas sur la colline, mais bien sur la tête de la Méduse, l'une des trois Gorgones.

Lui, c'est Poséidon, qui demande aux vils serpents que l'on sait de couvrir le chef de celle qu'il vient de violer.

Ovide nous raconte le crime qu'est le viol, et les conséquences pour la fille de Phorcys et Cétéo, et par là-même petite-fille de l'union de la Terre, Gaïa avec l'Océan, Pontos.

Elle, elle s'est réfugiée dans une grotte...

C'est de ce mythe que va nous entretenir dans un spectacle remarquable de maîtrise et d'intelligence Léna Bokobza-Brunet.

Du mythe et d'une histoire personnelle. Surtout d'une histoire personnelle.

« A 21 ans, j'ai été violée. »

Six mots et un nombre terribles et terrifiants.

Durant une heure et demi, l'auteure-comédienne-chanteuse-danseuse va nous plonger dans une narration-description de ce qui est arrivé.

Par deux fois, dans son sommeil, elle a été victime d'un viol.

Elle va décider de sortir de son antre personnelle, sa grotte au propre et au figuré.

Elle décide qu'elle se fera voir et écouter pour faire entendre, pour hurler son histoire, pour tenter de la comprendre, aussi.

Il lui faudra se réapproprier son corps, accompagnée qu'elle est par ses deux sœurs.

Elle n'aura de cesse qu'on la regarde !

Peut-on aimer concomitamment la mythologie et la pop-culture ?

Peut-on chérir à la fois Homère, Indiana Jones et Gloria Gaynor ?

Peut-on adorer l'ambiance du Péloponnèse antique et du Cabaret moderne ?

Pour Léna Bokobza-Brunet, la réponse est oui, mille fois oui !

C'est en effet dans une sorte de cabaret, avec tous les codes associés, qu'elle nous invite à vivre cette histoire.

Une sorte de Madame Arthur mâtiné d'une grotte sépulcrale à l'ouverture très signifiante.

Il me faut immédiatement à ce sujet souligner la magnifique scénographie de Sarah Barzic, qui permet à la créature-drag queen d'évoluer pleinement devant nous.

Ce décor est un élément majeur du spectacle, pratiquement un personnage à part entière.

La première qualité de ce spectacle tient dans son écriture acérée, au vitriol.

Ici, ce qui saute aux yeux et aux oreilles, c'est le caractère d'urgence de cette écriture. On imagine très bien l'auteure jeter rageusement en un premier et seul jet les mots sur sa feuille (ou les taper furieusement sur son traitement de texte...)

Une histoire intense, bouleversante.

Ce personnage principal, cette femme ne nous cachera rien. Le texte est puissant, fort, déchirant.

Et très drôle. Aussi.

Oui, nous allons beaucoup rire.

La comédienne possède une très forte vis comica.

Avec ses poses de chanteuse de cabaret, ses regards en dessous, ses œillades, ses ruptures, ses apostrophes, elle est irrésistible de drôlerie.

Mais sautant du comique au drame en une fraction de seconde, elle nous bouleverse, sans pour autant avoir recours au pathos de mauvais aloi.

Les adresses à Athéna, celle qui est sensée présidée à la sagesse, sont épatantes de puissance et d'engagement !

Spectacle musical !

Qui dit cabaret, dit musique !

Avec les comédiennes et musiciennes Pauline Chagne à la harpe, et Léa Moreau aux instruments électroniques, elle forme un formidable trio.

Le petit groupe pop va nous ravir grâce à des pièces musicales chantées avec beaucoup de force, de charme, de présence et de talent.

Oui, les trois gorgones chantent et dansent. Et très bien même !

C'est un véritable bonheur d'entendre ces trois voix très travaillées se mêler, s'entremêler sur des arrangements fort réussis.

De très grands moments nous attendent, comme cette magnifique (je pèse cet adjectif) reprise du titre Indélébile d'Yseut, qui sonne comme une plainte douloureuse et vécue. J'avais les larmes aux yeux !

D'autres titres seront plus ou moins parodiés, avec une dose d'Autotune. Et nous de rire, tout en savourant la qualité du rendu cabaret de tout ceci.

On l'aura compris, le fond et la forme de ce spectacle témoignent de la plus grande réussite.

La façon dont le propos et le message sont délivrés force le respect.

Beaucoup de spectacles abordent ce sujet grave et douloureux, mais Médusée le fait de façon très intelligente, militante au sens noble du terme.

Un spectacle qu'on devrait montrer à toutes les lycéennes et tous les lycéens.

Médusée : Serpent à paillettes



A Théâtre Ouvert, Léna Bokobza-Brunet présente sa création, Médusée, une autofiction où elle évoque les violences sexuelles qu'elle a subies, et son combat pour s'en sortir. Dans une sorte de seule-en-scène pas-si-seule, elle mêle récit, paillettes, musique pop et références mythologiques pour tracer les contours de son histoire.

Le choc de la Méduse

« Est-ce qu'on a toutes un serpent enfoui dans nos cheveux ? »

C'est une métaphore qu'on a vue revenir plusieurs fois dernièrement à propos des histoires de violences sexuelles portées sur scène. A raison, puisque l'image est si puissante qu'on ne peut guère l'épuiser : après Méduses de Mélie Néel, Léna Bokobza-Brunet se présente elle aussi à nous médusée, avec toutes les ramifications troubles de ce mot. On est médusée quand on se trouve dans l'état de sidération le plus souvent rapporté par les victimes de viol, celui qui fait dire à la police et à la justice : « mais pourquoi vous n'avez pas dit non ? ». A partir de cet état d'oubli de soi et de divorce avec son propre corps, Léna Bokobza-Brunet a choisi de creuser dans ce mot pour y retrouver les racines d'une figure mythologique qu'elle s'approprie pour en récupérer la force : Médusa, la déesse à la tête de serpents, celle qui d'un seul regard transforme les hommes en pierre. La mythologie, bien souvent, nous fournit des armes de compréhension si tant est qu'on veuille bien gratter le vernis des livres pour trouver la racine des symboles. Pour qui, ou plutôt à qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ? « Un serpent vit en moi depuis quelques années », dit Léna-Médusa en ouverture de pièce. Les serpents vivent à l'intérieur du corps, ils sont à la fois trace de l'acte, parasite intérieur, chose qu'on porte en soi et qui pourrait ou qui fait mal ; mais ils deviennent aussi une partie de soi, celle qui fait peur, celle qu'on voudrait cacher pour être « normale ». Et à force de vivre avec eux, ils se transforment parfois en alliés, de ceux qui sifflent et se dressent, nous font passer pour folles, mais nous protègent aussi de leur saine colère. « Est-ce qu'on a toutes un serpent enfoui dans nos cheveux ? C'est comme un rite de passage ? » demande Léna-Médusa à Athéna, la déesse muette, qui ignore nos appels à l'aide.

Pourquoi donc la déesse Médusa est-elle si crainte des hommes dont ils fuient le regard mortel ? Que sait-elle donc, cette déesse, pour que sa seule lucidité les cloue littéralement sur place ? Médusa nous prévient : ça ne concerne pas les femmes... Et au fond, cette mort n'est pas une vraie mort. Médusa n'est qu'un miroir qui ne ment pas. « Mes yeux ne vous tueront pas, ne vous figeront pas. Je reflète la violence. Je suis le monstre de ceux qui ne veulent pas voir ». Rappelons quand même que la vraie Méduse, la Gorgone, était auparavant une très belle femme, fille de la Terre et de l'Océan - rien que ça. Violée par Poséidon dans le temple d'Athéna, celle-ci s'en fâche et la punit en couvrant la tête de la victime de serpents hideux, et en l'affligeant de son don mortel. Peut-être Méduse avait-elle bien trop percé à jour les sales mystères des dieux.

Déesse pop

La présence des sœurs gorgones donne à la comédienne la force de se saisir de toute cette noirceur.

De cette puissance matrice mythologique, Léna Bokobza-Brunet tire un spectacle qui se déroule comme une grande confession musicale. Dès le départ, Médusa nous apparaît en créature de cabaret : le monstre est sublime, en talons haut, body brillant, paillettes, ongles longs, serpents dorés sur le front. Elle assume quasi-seule le récit, offert face public et souvent au micro, en témoignage ; mais elle est accompagnée de ses sœurs gorgones (Pauline Chagne et Léa Moreau, incroyables), deux nymphes aux longs cils perchées sur leurs rochers, deux écoutes discrètes qui sourient et chantent, chantent et sourient. On sent que c'est leur présence, tout autant que les serpents magiques et l'aura de la déesse, qui donnent à la comédienne la force de se saisir de toute cette noirceur, d'affronter chaque partie du texte, même les plus frontales. Si le texte s'assume assez clairement en opposition aux hommes, les sœurs prennent le relais pour panser les plaies, pleurer, se battre et construire le monde du futur.



(c) Christophe Raynaud de Lage

Les numéros de danse et de chant viennent ponctuer régulièrement les parties du texte, comme une sorte d'exemple en acte : Léna Bokobza-Brunet démarre en effet le spectacle en parlant de son monde d'adolescente peuplé par les chansons pop, Walt Disney, Twilight, et globalement tous les films romantiques remplis d'histoires toxiques, de types sombres et compliqués et d'emprise mal déguisée. Ici, la créature de cabaret se ressaisit aussi de ce patrimoine rose bonbon pour en proposer une lecture décalée, ironique, en traduisant la plupart des chansons anglo-saxonnes en français, ce qui a souvent le don de pas mal dissoudre le voile sentimental. Pourtant, comment ignorer que j'ai moi aussi tapé du pied et secoué la tête... Il faut dire que Léna et moi sommes de la même génération. De tous ces modèles de relation, il nous faut maintenant nous défaire, apprendre à les reconnaître et à jeter notre regard de pierre quand il le faut.

J'ai eu l'impression qu'on nous montrait l'envers du décor d'un cabaret.
Et il y aurait presque une double lecture du spectacle en le voyant en premier lieu à travers le prisme de ces chansons mi-goguenardes mi-libératrices, avec un soupçon de mélancolie - car on y parle surtout d'amour, et d'espoir de l'amour. J'ai eu l'impression qu'on nous montrait l'envers du décor d'un cabaret : lorsqu'une créature à paillettes chante l'amour, en creux, c'est peut-être aussi de cela qu'elle nous parle, toute cette violence tue. Il nous faut bien écouter, comme les sœurs gorgones. C'est la faute à la culture pop, alors ? Elle a en tout cas sa part de responsabilité dans la patiente culture de nos imaginaires. Avec ce spectacle très personnel, Léna Bokobza-Brunet tente d'ouvrir un autre pan de récits et d'images à réinvestir ensemble.

Ariane Issartel

Médusée

Texte et mise en scène Léna Bokobza-Brunet

Avec Léna Bokobza-Brunet, Pauline Chagne, Léa Moreau

Assistanat à la mise en scène Flavien Beaudron

Collaboration artistique Leïla Loyer-Kassa

Dramaturgie Aurélia Marin

Création et régie lumières Jérôme Baudouin

Régie son Timothée Vierre

Scénographie Sarah Barzic

Costumes Marnie Langlois

Ongles Violette Conti

Coiffe Hercule Bourgeat

Création sonore Léa Moreau

Création vidéo Ophélie Demurger

Arrangements musicaux Léa Moreau et Pauline Chagne

Chorégraphie Bérénice Renaux

Regard extérieur Fabien Chapeira

À partir de 14 ans

Attention : cette pièce traite de violences sexuelles

Du 8 au 18 décembre à Théâtre Ouvert (Paris)

Du 19 au 21 mai 2026 à la Comédie de Caen

Les 20-21 juin à la Maison Maria Casarès

« Médusée » de Léna Bokobza-Brunet



À Théâtre Ouvert, Léna Bokobza-Brunet présente sa création, Médusée, une autofiction où elle évoque les violences sexuelles qu'elle a subies, et son combat pour s'en sortir. Dans une sorte de seule-en-scène pas-si-seule, elle mêle récit, paillettes, musique pop et références mythologiques pour tracer les contours de son histoire.

Le choc de la Méduse

C'est une métaphore qu'on a vue revenir plusieurs fois dernièrement à propos des histoires de violences sexuelles portées sur scène. À raison, puisque l'image est si puissante qu'on ne peut guère l'épuiser : après Méduses de Mélie Néel, Léna Bokobza-Brunet se présente elle aussi à nous médusée, avec toutes les ramifications troubles de ce mot. On est médusée quand on se trouve dans l'état de sidération le plus souvent rapporté par les victimes de viol, celui qui fait dire à la police et à la justice : « mais pourquoi vous n'avez pas dit non ? ». À partir de cet état d'oubli de soi et de divorce avec son propre corps, Léna Bokobza-Brunet a choisi de creuser dans ce mot pour y retrouver les racines d'une figure mythologique qu'elle s'approprie pour en récupérer la force : Médusa, la déesse à la tête de serpents, celle qui d'un seul regard transforme les hommes en pierre. La mythologie, bien souvent, nous fournit des armes de compréhension si tant est qu'on veuille bien gratter le vernis des livres pour trouver la racine des symboles. Pour qui, ou plutôt à qui sont ces serpents qui sifflent sur nos têtes ? « Un serpent vit en moi depuis quelques années », dit Léna-Médusa en ouverture de pièce. Les serpents vivent à l'intérieur du corps, ils sont à la fois trace de l'acte, parasite intérieur, chose qu'on porte en soi et qui pourrait ou qui fait mal ; mais ils deviennent aussi une partie de soi, celle qui fait peur, celle qu'on voudrait cacher pour être « normale ». Et à force de vivre avec eux, ils se transforment parfois en alliés, de ceux qui sifflent et se dressent, nous font passer pour folles, mais nous protègent aussi de leur saine colère. « Est-ce qu'on a toutes un serpent enfoui dans nos cheveux ? C'est comme un rite de passage ? » demande Léna-Médusa à Athéna, la déesse muette, qui ignore nos appels à l'aide.

Pourquoi donc la déesse Médusa est-elle si crainte des hommes dont ils fuient le regard mortel ? Que sait-elle donc, cette déesse, pour que sa seule lucidité les cloue littéralement sur place ? Médusa nous prévient : ça ne concerne pas les femmes... Et au fond, cette mort n'est pas une vraie mort. Médusa n'est qu'un miroir qui ne ment pas.

« Mes yeux ne vous tueront pas, ne vous figeront pas. Je reflète la violence. Je suis le monstre de ceux qui ne veulent pas voir ». Rappelons quand même que la vraie Méduse, la Gorgone, était auparavant une très belle femme, fille de la Terre et de l'Océan - rien que ça. Violée par Poséidon dans le temple d'Athéna, celle-ci s'en fâche et la punit en couvrant la tête de la victime de serpents hideux, et en l'affligeant de son don mortel. Peut-être Méduse avait-elle bien trop percé à jour les sales mystères des dieux.

Déesse pop

De cette puissance matrice mythologique, Léna Bokobza-Brunet tire un spectacle qui se déroule comme une grande confession musicale. Dès le départ, Médusa nous apparaît en créature de cabaret : le monstre est sublime, en talons haut, body brillant, paillettes, ongles longs, serpents dorés sur le front. Elle assume quasi-seule le récit, offert face public et souvent au micro, en témoignage ; mais elle est accompagnée de ses sœurs gorgones (Pauline Chagne et Léa Moreau, incroyables), deux nymphes aux longs cils perchées sur leurs rochers, deux écoutes discrètes qui sourient et chantent, chantent et sourient. On sent que c'est leur présence, tout autant que les serpents magiques et l'aura de la déesse, qui donnent à la comédienne la force de se saisir de toute cette noirceur, d'affronter chaque partie du texte, même les plus frontales. Si le texte s'assume assez clairement en opposition aux hommes, les sœurs prennent le relais pour panser les plaies, pleurer, se battre et construire le monde du futur.

Les numéros de danse et de chant viennent ponctuer régulièrement les parties du texte, comme une sorte d'exemple en acte : Léna Bokobza-Brunet démarre en effet le spectacle en parlant de son monde d'adolescente peuplé par les chansons pop, Walt Disney, Twilight, et globalement tous les films romantiques remplis d'histoires toxiques, de types sombres et compliqués et d'emprise mal déguisée. Ici, la créature de cabaret se ressaisit aussi de ce patrimoine rose bonbon pour en proposer une lecture décalée, ironique, en traduisant la plupart des chansons anglo-saxonnes en français, ce qui a souvent le don de pas mal dissoudre le voile sentimental. Pourtant, comment ignorer que j'ai moi aussi tapé du pied et secoué la tête... Il faut dire que Léna et moi sommes de la même génération. De tous ces modèles de relation, il nous faut maintenant nous défaire, apprendre à les reconnaître et à jeter notre regard de pierre quand il le faut.

Et il y aurait presque une double lecture du spectacle en le voyant en premier lieu à travers le prisme de ces chansons mi-goguenardes mi-libératrices, avec un soupçon de mélancolie - car on y parle surtout d'amour, et d'espoir de l'amour. J'ai eu l'impression qu'on nous montrait l'envers du décor d'un cabaret : lorsqu'une créature à paillettes chante l'amour, en creux, c'est peut-être aussi de cela qu'elle nous parle, toute cette violence tue. Il nous faut bien écouter, comme les sœurs gorgones. C'est la faute à la culture pop, alors ? Elle a en tout cas sa part de responsabilité dans la patiente culture de nos imaginaires. Avec ce spectacle très personnel, Léna Bokobza-Brunet tente d'ouvrir un autre pan de récits et d'images à réinvestir ensemble.

Ariane Issartel

Médusée par Léna Bokobza-Brunet, du 8 au 18 décembre 2025 à Théâtre Ouvert à Paris. Puis en tournée :

- Du 19 au 21 mai 2026 à la Comédie de Caen
- Les 20-21 juin à la Maison Maria Casarès

En partenariat avec : Pleins Feux



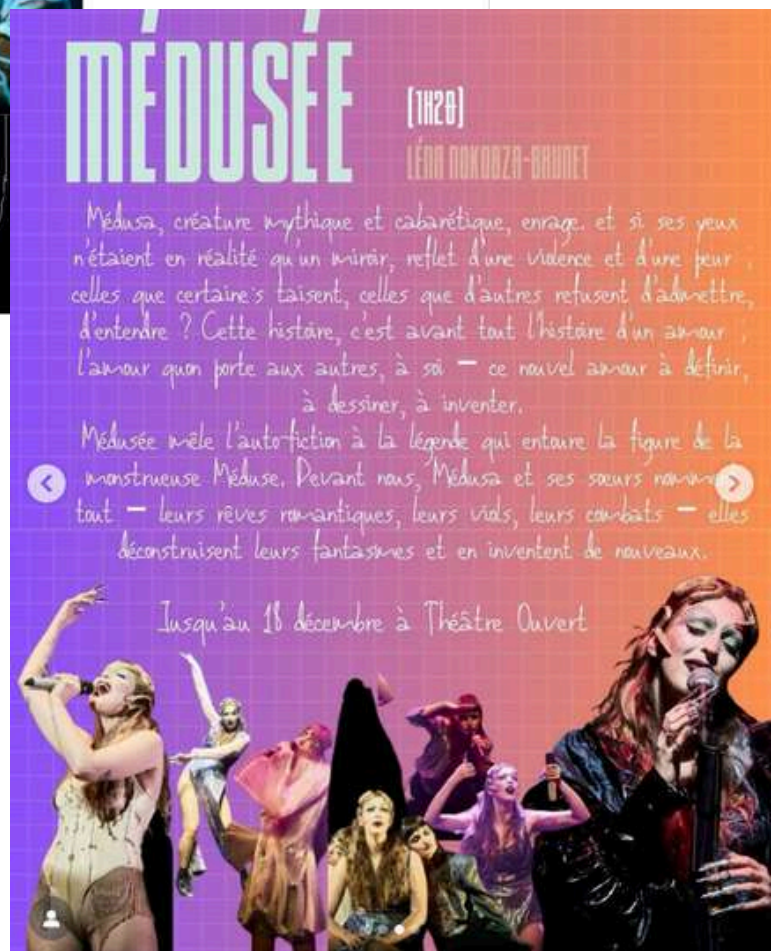
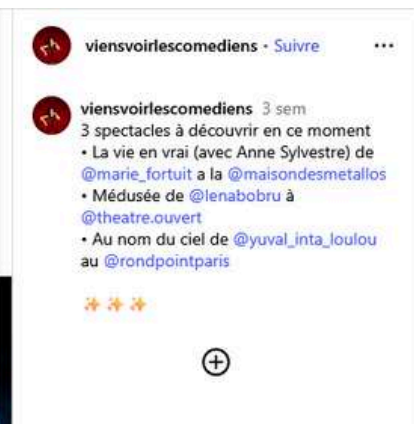
viensvoirlescomediens ⋮

Viens voir les comédiens, podcast 🎧

306 publications 3 175 followers 568 suivi(e)s

Noa - Podcast sur les dessous de la création théâtrale : portraits, recos, extraits, interviews 🎧

[@noa.ammar](#) 📍



Médusée : Le chant pop de Léna Bokobza-Brunet contre la culture du viol

À travers la figure de la plus célèbre des trois Gorgones et son double drag queen, l'artiste pluridisciplinaire dénonce, dans une performance très queer, les violences sexistes faites aux femmes.

Être fille, être femme reste un combat quotidien. Les avancées sont là, mais le socle demeure profondément patriarcal. Les récits fondateurs, comme les fictions populaires, continuent de nourrir les mêmes schémas. La femme s'adapte, encaisse, et se voit tour à tour coupable de tous les maux ou victime consentante quand l'homme désire, insiste, domine. De *Twilight* à *Gossip Girl*, jusqu'à *Titanic*, où la mort de Jack libère Rose, la violence masculine se trouve souvent romantisée, excusée, intégrée à la narration. C'est ce constat que fait Léna Bokobza-Brunet à travers son double drag queen, Médusa.

Le mythe retourné



© Christophe Raynaud de Lage

Sur scène, la performeuse apparaît parée d'un costume moiré, la tête ceinte de serpents, le visage maquillé façon drag. Entourée de Pauline Chagne et Léa Moreau, elle tisse un récit où l'intime se mêle au mythe. Méduse n'est pas le monstre abattu par Persée, mais la jeune fille violée par Poséidon, qu'Athéna punit pour s'être laissée faire. La mécanique est implacable. La victime devient fautive, le crime se retourne contre elle. Dès l'Antiquité, les femmes portent la responsabilité des violences qu'elles subissent.

Léna Bokobza-Brunet évoque aussi son propre vécu - un double viol alors qu'elle dormait, une relation marquée par l'emprise - pour dénoncer les rouages d'un système qui enferme, harcèle, discrédite la parole des femmes. Corps suspect, récit mis en doute, culpabilité assignée. Inspirée par *La Véritable Histoire de la Gorgone Méduse* de Béatrice Bienville, elle décentre le regard et restitue enfin la voix de celle que l'on a toujours racontée à sa place.

Pop culture et reprise de la parole

Entre cabaret et performance, Médusée convoque la culture pop, de Dalida à Cher en passant par Priscilla, d'Indiana Jones aux Demoiselles de Rochefort. Derrière les paillettes, le réel affleure. Le spectacle fissure les récits dominants, tente de faire émerger une figure affranchie, débarrassée des injonctions et du sempiternel « Vous l'avez provoqué ».

La proposition, encore en devenir, gagnerait à être dramaturgiquement resserrée. Le geste est là, courageux, mais cela ne suffit pas forcément à dépasser l'anecdotique. Reste une question : s'adresser à des convaincu·es – on est tous·tes des #saleconnes dans la salle – suffit-il à faire vaciller l'ordre établi ?

Olivier Frégaville-Gratian d'Amore

Médusée de Léna Bokobza-Brunet

Théâtre Ouvert - Centre national des dramaturgies contemporaines

du 8 au 18 décembre 2025

durée estimée 1h20

Tournée

19 au 21 mai 2026 -à la Comédie de Caen

20 et 21 juin 2026 à la Maison Maria Casarès

Mise en scène de Léna Bokobza-Brunet assistée de Flavien Beaudron

Avec Léna Bokobza-Brunet, Pauline Chagne, Léa Moreau

Collaboration artistique - Leïla Loyer-Kassa

Dramaturgie d'Aurélia Marin

Création et régie lumières de Jérôme Baudouin

Régie son - Timothée Vierre

Scénographie de Sarah Barzic

Costumes de Marnie Langlois

Ongles - Violette Conti

Coiffe - Hercule Bourgeat

Création sonore de Léa Moreau

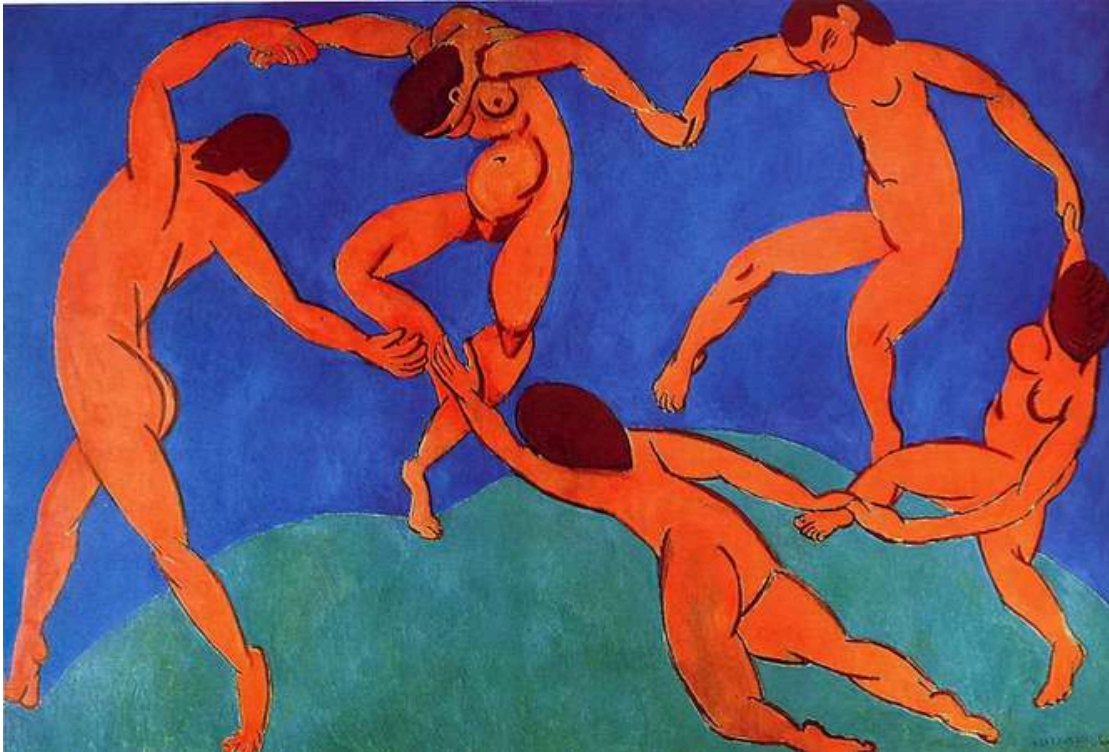
Création vidéo d'Ophélie Demurger

Arrangements musicaux de Léa Moreau et Pauline Chagne

Chorégraphie de Bérénice Renaux

Regard extérieur - Fabien Chapeira

Écrire une nouvelle histoire du corps féminin en scène



Henri Matisse - La Danse (1909-1910)

vous verrez mon corps actuel
voler en éclats
et se ramasser
sous dix mille aspects
notoires
un corps neuf^[1]

Il y a quelques jours je proposais une analyse critique d'Un jour sans vent (Une Orestie) de Céleste Germe, dans laquelle la metteuse en scène nous offre une contre-plongée incandescente à la tragédie originelle et crée un dispositif théâtral poétique pour les voix trop longtemps silencieées des femmes. Et force est de constater que le vent s'est levé en effet, depuis quelques temps, sur les plateaux de théâtre. Il se passe quelque chose de décisif pour le corps des femmes, pour l'histoire des corps féminins. Comme si le théâtre, ou plus exactement, comme si des metteuses en scène avaient décidé d'offrir une prolongation de la pensée foucauldienne, une nouvelle facette de la mosaïque des corps faisant histoire. Comme si ces « corps-cibles », en devenant « corps-chair » étaient à même de se révolter et de devenir des « corps de vérité »^[2].

(...)

Médusée (texte et mise en scène Léna Bokobza-Brunet)

Créé il y a tout juste quelques jours à Théâtre Ouvert, Centre National des Dramaturgies Contemporaines, le spectacle autofictionnel de Léna Bokobza-Brunet vient questionner à sa manière des millénaires de patriarcat et de violence sexuelle. Elle se lance dans une enquête à la fois intime et culturelle pour mieux reconstituer le parcours qui l'a amenée à considérer comme « normal » et « possible », ce qui ne l'est pas. En scrutant les scénarios de films, séries et romans, elle montre comment les œuvres fictionnelles façonnent nos comportements et nos désirs, car, oui, Chloé Thibaud l'a d'ailleurs magistralement montré dans son essai paru en 2024, il est possible de « Désirer la violence », même sexiste et sexuelle, « sous le vernis de nos divertissements préférés ».

Dans ce spectacle, Léna Bokobza-Brunet convoque sa propre histoire qu'elle tisse à celle, mythologique, Léna Bokobza-Brunet convoque sa propre histoire qu'elle tisse à celle, mythologique, de la Gorgone Méduse, dans une version revisitée par l'autrice Béatrice Bienville^[7] qui interroge l'identité du monstre à nouveaux frais : et si la violence de Méduse qui transforme en pierre tous ceux qui la regardent, n'était en fait que le résultat de la violence subie ? Car voilà, lorsque les hommes voient dans ses yeux la violence qu'ils lui ont infligée, cela n'est tout simplement pas supportable. La solidarité masculine s'en trouve pétrifiée et l'histoire retournée : ces yeux deviennent « deux boules à facettes qui diffractent la violence et la transforment en lumière », entend-on sur le plateau.

Pour appréhender cette histoire, l'artiste convoque ses sœurs Gorgone, Pauline Chagne et Léa Moreau. À trois voix, elles donnent corps au récit qui entremêle astucieusement le mythe de Méduse revisitée, le récit de soi et les voix d'autres femmes qui viennent se tisser aux leurs, mais, surtout, elles le font dans un geste éminemment singulier qui articule esthétique du cabaret avec force de paillettes et de couleurs, concert « pop » et performance.

Si ces trois gestes artistiques cultivent une relation singulière au théâtre et convoquent des récits différents, il n'en reste pas moins qu'il y a dans la répétition du même, quelque chose de profondément troublant. Comme déjà dans la dernière création de Das Plateau, Un jour sans vent (Une Orestie), nous nous trouvons placés sous le statut de témoins assistés. Nous étions là, nous avons entendu et vu, finis les angles morts. Nous ne pouvons plus dire que nous ne savions pas. Mais qu'on ne se méprenne pas, dans ces créations, il ne s'agit pas de pur militantisme, le théâtre, en tant que « la plus ancienne forme d'art de l'humanité » (Milo Rau), est assigné à faire entendre les armes dont il dispose pour changer le monde.

Agathe Charnet, Carolina Bianchi et Léna Bokobza-Brunet ont ceci de commun qu'elles écrivent leurs spectacles en s'emparant des méthodes des sciences humaines et sociales (travail d'enquête, pratique de l'entretien, nombreuses lectures théoriques), tout en laissant les forces du théâtre agir, de sorte que l'art théâtral transfigure le militantisme : les batailles à mener aujourd'hui deviennent autant de politiques des corps à mettre en œuvre.

En faisant le récit au plateau de corps féminins en lutte pour leur existence pleine et entière, ces metteuses en scène proposent un autre regard pour penser la vérité de ces corps et montrer « comment la vérité prend corps dans les corps, mais comment aussi les corps la falsifient en voulant la vérifier, la contestent en voulant l'incarner, la démultiplient en voulant la vérifier ». Ce qui les intéresse toutes trois, « ce n'est ni le corps comme objet d'un discours de vérité, ni le corps comme sujet originaire d'un rapport vrai au monde. C'est un corps travaillé, traversé, compliqué par la vérité »^[8], ainsi que l'écrit Arianna Sforzini à propos de Michel Foucault.

Autrement dit, quand est-ce que le corps-théâtre commence ? C'est la question que pose chacune d'elles au début de leur spectacle.

(...)

Dans Médusée, la question du commencement s'incarne dans une esthétique singulière de la liste qu'elle adresse au public, le plus souvent au seuil du plateau, au bord de l'histoire qui naît. Il faut faire la liste de toutes les références culturelles qui constituent son être, faire aussi la liste de ce qui la définit comme femme - une très longue liste qui se termine par l'expression « femme-méduse ». Comme s'il fallait toujours partir à la recherche de l'origine, à ce qu'il y avait avant l'existence de toute chose, avant sa propre existence peut-être même. À moins que l'origine ne soit le moment où elle a été mordue pour la première fois par un serpent ? « Je ne sais pas si c'est là que ça a commencé ». Alors, pour se libérer de toutes les violences subies, elle tente de se réinitialiser, mais une voix métallique retentit : « la réinitialisation a échoué ». Pas de nouveau commencement possible. Pas de retour au point initial. Il va falloir continuer à dresser des listes, à raconter donc, à mettre son corps à l'épreuve, à le laisser être travaillé par l'expérience du plateau, traversé par les ressentis et les émotions, à retrouver une forme d'agentivité.

Pour Léna Bokobza-Brunet, la musique « pop » est une alliée de choix dans cette traversée. Faire entendre ces voix féminines qui l'ont vue grandir, c'est trouver « un langage commun » dit-elle, pour mieux se confronter au monde. « Ne pas omettre les paroles qui font mal ou qui dérangent, [ne pas] prendre de gants, [le faire] avec honnêteté et paillettes »^[14]. Les paillettes, comme les lettres d'apparat que l'on disposait au début des chapitres des manuscrits, incarnent l'ébauche d'un autre possible du corps. Elles l'aident à retrouver son rythme, son souffle, son énergie : et d'une chorégraphie à une autre, d'une chanson à une autre, ce corps reprend vie pour raconter lui aussi sa version de l'histoire collective, « ajouter [s]a voix à celles des autres, mettre un poids de plus dans la balance ». Lorsqu'elle sort enfin de sa grotte, c'est la scène de théâtre qu'elle quitte, c'est vers le monde qu'elle court, et, oui, il n'en faut pas douter, elle va « l'éblouir ».

Dans cette nouvelle histoire du corps féminin qui s'écrit aujourd'hui sur les plateaux de théâtre, le militantisme est assurément présent - comment pourrait-il en être autrement ? - mais les choix esthétiques forts de ces artistes femmes permettent de dépasser la théorie froide, la colère et la sidération : elles nous proposent de nouvelles histoires, susceptibles de nous offrir une ascension collective, une joie à construire pas à pas, une nouvelle tendresse pour soi-même et pour les autres corps, une Puissance de la douceur dirait Anne Dufourmantelle, capables de transformer nos souffrances en une force puissante et véritablement fraternELLE.

Delphine Edy

Médusée : Méduse, autrefois créature pétrifiante, désormais gorgone résistante et camp - Théâtre Ouvert (Paris)



D'une grotte aux tons rosées, comme illuminée par les rayons du soleil dans l'eau. Ces rayons touchent les abysses construits en fonction de la grandeur de l'Olympe. Tout peut basculer si les dieux et les déesses sont offensés, la mythologie le dira mieux que moi. La chevelure de Méduse entre en scène : la chevelure d'or contée par Ovide est devenue mèches de serpents. « J'ai toujours détesté les serpents » lance la jeune femme-créature. Ils sont le résultat d'un sortilège d'Athéna pour la punir d'avoir été violée par Poséidon dans le temple qui lui était dédié. Un mythe qui interloque de nos jours, comme il a interloqué Léna Bokobza-Brunet.

Inspiré par la pièce de Béatrice Bienville *La Véritable Histoire de la Gorgone Méduse*, Léna change le regard pétrifiant les hommes sur cette femme, car oui, ce sont eux qui ont dominé le mythe. Il est temps qu'elle se réapproprie son histoire. Tout comme Léna. Usant de l'art du drag et du cabaret, la dramaturge et comédienne pose une critique corrosive de la culture du viol. Culture alimentée par une vision de l'amour biberonnée aux films louant une asymétrie des relations et surtout la quête du prince charmant comme on le voit avec les nombreuses références à *Titanic* ou *Twilight*. Entre autofiction et relecture du mythe, Léna donne une vision claire de ce qu'est la réappropriation de son corps et de son histoire après les violences, jusqu'à légitimer les cyclades de colère et de tristesse. Pour que les corps des femmes soient à tout jamais les leurs et plus jamais les instruments de puissants, y compris des déesses complices.

Isolée de toustes, Méduse trouve en cette grotte protectrice, des sœurs gorgones, elles aussi victimes de Poséidon, elles aussi silencieuses et stigmatisées. Au son de la harpe à vue, Pauline Chagne et Léa Moreau se joignent à Léna Bokobza-Brunet pour se déhancher sur Meuf sur le dancefloor (adaptation de la fameuse *Murder on the Dancefloor* de Sophie Ellis-Bextor) sous la boule à facettes. Des « bouts de miroir brisés qu'on a collé ensemble » et qui étincellent les planches, le trio nous ensorcelle aux sons de Kalinka, Yelle, Dalida, Priscilla ou Cher. De cette facette carabettique, sort un cri du cœur pour hurler joie et reconstruction. Elle autorise aussi la mise à distance vis-à-vis de l'intime lourd à porter. Des mots brûlants, le cabaret appuie une forme camp, sous-culture queer qui libère excentricité, absurde et ironie, qui nous laisse rire des rites du boys-club. Les paillettes ne cachent pas la douleur mais illuminent Méduse et ses sœurs résistantes. N'est-ce pas cela la reconstruction ?

A la croisée du théâtre et du cabaret, nous est proposée une réécriture ou plutôt une relecture de la mythologie grecque avec Méduse qui n'est pas ici la créature pétrifiante mais celle damnée par les Dieux de l'Olympe car elle a osé parler des violences de Poséidon et des hommes qu'elle a connus, n'écoulant pas les serpents qui se greffent à elle. Ça chante, c'est décalé comme dans un cabaret ou poignant dans les moments les plus durs dans une ambiance très camp et pleine d'amour entre les sœurs-gorgones résistantes. Un bouleversement vibrant, misandre et plein de panache qui raisonne dans tout le corps et dans le cœur ! et pour cela, un grand merci et surtout : « Sales connes » de toutes les contrées, unissez-vous !

Jade SAUVANET

Crédits photos : Christophe Raynaud de Lage

Médusée

Écrite et mise en scène par Léna Bokobza-Brunet

Avec Léna Bokobza-Brunet, Pauline Chagne, Léa Moreau

Assistant à la mise en scène Flavien Beaudron

1H25

La pièce s'est jouée du 8 au 18 décembre 2025 au Théâtre Ouvert (Paris 20^{ème})

En tournée :

- Comédie de Caen - CDN de Normandie
- du 19 au 21 mai 2026
- Maison Maria Casarès, Alloué
- les 20 et 21 juin
- Le Forum, Théâtre de Falaise
- durant la saison 2026-2027
- Scène nationale 61, Alençon
- durant la saison 2026-2027

SCÈNE RÉVÉLATIONS

Trois révélations théâtre

PAR OLIVIER FRÉGAVILLE-GRATIAN D'AMORE

Louis Pencreac'h La fièvre du jeu

A sept ans, sa mère l'inscrit à un atelier du XIX^e de Paris, non loin du quartier où il grandit. Un simple hobby qui revient par bouffées et l'accompagne jusqu'au lycée. L'ennui le gagne vite, la fac de cinéma n'y change rien. Seul le jeu lui offre un espace vivant, où la peur et l'élan se répondent. Avec la jeune Troupe de l'Atlante, Louis Pencreac'h se glisse chaque week-end dans de nouveaux rôles et découvre un peu plus qui il est. Au Cours Florent, trois années fondatrices nouent des amitiés solides, une base qui le pousse vers les écoles nationales. Il ne tente que le Conservatoire et y entre du premier coup. Il y trouve une famille de travail, un temps d'épanouissement qu'il considère encore comme ses plus belles années et qui le conforte dans la voie qu'il a choisie. Gilles David l'ancre dans le texte, Nadia Strancar ouvre d'autres directions. Puis arrive Julien Gosselin. En 2023, deux ateliers autour de Duras font basculer son parcours. Lectures fiévreuses, groupes qui se forment, et lui qui trouve naturellement sa place auprès du metteur en scène. L'été suivant, un mail l'appelle vers *La Douleur*, dans la version de Patrice Chéreau. Il lit d'un souffle, bouleversé. Depuis, il avance dans cette obscurité voulue avec le directeur de l'Odéon, un monologue devenu pour lui un territoire décisif, porté par ceux qui le suivent depuis ses débuts.



Léna Bokobza-Brunet Une voix qui s'affirme

Une mère qui fut comédienne, avant de changer de cap, un père qui travaille à la radio et dans la musique, et une enfant qui grandit au milieu des voix. Léna Bokobza-Brunet écoute, observe, s'imprègne. À sept ans, elle découvre le théâtre et la danse, s'élance sur scène, goûte à la joie d'incarner. Quelques années plus tard, un voyage à Londres et une comédie musicale la bouleversent, elle comprend qu'elle veut faire ce métier. À seize ans, un stage au Cours Florent lui révèle la puissance des textes, Shakespeare, Racine, la matière du théâtre. Elle écrit, met en scène, invente déjà ses premiers projets. À l'ESCA, elle approfondit sa recherche, mêle chant, danse et jeu. Dans le cadre d'un partenariat avec le Théâtre Ouvert, elle collabore avec Jean-François Augasse pour le *Jamais Lu* 2021, où elle découvre la vitalité du théâtre contemporain. Grâce à une audition pour *Nigérette de l'instinct*, et une complicité s'impose immédiatement. Puis vient *Mélieuse*, Léna écrit, met en scène, joue, mêle cabaret, mythologie et voix intimes. Inspirée par les textes de Béatrice Biennelle et Agathe Charnet, elle invente un théâtre vibrant, libre et politique, porté par la puissance de Méduse.

Léna Bokobza-Brunet Méduse

Du 6 au 18 décembre à l'Odéon

Hicham Boutahar

Le 10 au 27 novembre 2023 aux Célestins, Théâtre de Lyon

Louis Pencreac'h

Le 9 au 20 novembre 2023 aux Bouffes Parisiens - Odéon - Théâtre de l'Europe

Hicham Boutahar L'art vivant comme refuge

Enfant, ses parents l'inscrivent au théâtre à la place d'un sport. Le plateau devient alors un espace pour respirer, une façon de rendre la littérature vivante. À dix-sept ans, Hicham Boutahar quitte Saint-Brieuc pour Paris, avant d'intégrer l'école de la Comédie de Saint-Étienne dont il sort en 2020. Julie Deliquet, marraine de promotion, lui ouvre la voie de l'écriture de plateau. Tamara Al Saadi l'engage dès la sortie et Johanny Bert l'initie à la marionnette, autant de rencontres fondatrices qui façonnent son regard. Avec le collectif des Diplomates, dont il est l'un des membres fondateurs, il crée *À Ceux qui doutent*, puis *Hichouma Blues*, récompensé en juin par le prix du public au Théâtre 13, une reconnaissance précieuse pour une jeune compagnie. Il rencontre Ambre Kahan dans la Jeune Fabrique du Théâtre de la Croix-Rousses. L'émotion est immédiate. C'est donc en toute logique qu'elle lui propose de l'accompagner sur le projet *Santa Park*, farce masquée et joyeusement inquiétante imaginée pour faire peur aux enfants.